# ANALYSES D'OUVRAGES

**J. Caille.** — « Hôpitaux et charité publique à Narbonne au Moyen Age ». Toulouse, 1977, un volume (ouvrage couronné par la Société d'histoire des hôpitaux).

Madame Jacqueline Caille, dans le livre très solidement documenté qu'elle vient de consacrer à cette question signale un manuscrit qu'elle n'a pu consulter, le cartulaire de la Charité commune de la Cité de Narbonne. Ce cartulaire, copié de 1269 à 1287 pour sa partie la plus ancienne (la seule qui nous intéresse ici), apporte un certain nombre d'actes dont le contenu permet de compléter la documentaion déjà réunie par Madame Caille.

I. — *Testaments*

a) Pierre de Bazières (1212) : enterré au cimetière Saint-Félix ; il lègue douze deniers narbonnais à chacun des deux hôpitaux et à chacune des deux léproseries, et une saumée de raisins par an à la Charité (f° 121-123) ;

b) Pierre de la Voûte (1220) : analysé par Madame Caille (f° 24 v°-29) ;

c) Guillaume Bertrand (1225) : analysé par Madame Caille (f° 61 v°-63) ;

d) Pierre Gaston (1227) : analysé par Madame Caille (f° 64-65) ;

e) Guillaume Pons de Buade (1232) : analysé par Madame Caille (f° 96 v°-98) ;

f) Bernard Bolonac (1240) : enterré au cimetière Saint-Félix, il lègue aux quatre hôpitaux des pauvres et des lépreux 12 deniers melgoriens pour chacun et à la Charité son champ de Tamariech (f° 109 v°-112 v°) ;

g) Raymonde, veuve de Guillaume Martin (1255) : enterrée au cimetière Saint-Félix, elle lègue à l'hôpital des Pauvres et à la léproserie de la Cité 12 deniers melgoriens pour chacun, confirme la donation d'un champ faite à la Charité par Bernard de Montlaurent, son premier mari, et y ajoute un autre champ (f° 118-120) ;

h) Pierre Esquirol (1266) : enterré au cimetière Saint-Félix, il lègue aux quatre maisons des pauvres et des lépreux de la Cité et du Bourg, 12 deniers melgoriens pour chacune et cinq sous à la Charité (f° 53 v°-56 v°) ;

i) Jean de Médiona, chapelain (1271 n. s.) : enterré au cimetière Saint-Félix, il lègue aux hôpitaux des Pauvres du bourg et de la Cité cinq sous tournois à chacun, aux lépreux du bourg et de la Cité deux sous tournois à chacun, et à la Charité, au cas où son frère décéderait sans enfants, une vigne (f° 126-130 v°).

II. *Utilisation des legs*

Plusieurs actes relatifs à l'emploi des sommes léguées à la Charité font connaître des donateurs dont les testaments ne figurent ni dans la documentation réunie par Madame Caille, ni dans le cartulaire :

— Bernard André (acte de 1227 f° 31-33) ;

— Raymond Robert (acte de 1237 f° 58-59) ;

— Jean Bistan, fils d'autre Jean (actes de 1254 et 1262 f° 29 v°-30 et 50) ;

— GUILLAUME RAYMOND, de Montpellier (acte de 1260 f° 47-50) ;

— RAYMOND BAUCIAN, marinier (acte de 1261, f° 14 v°-19) : la Charité ayant été instituée héritière universelle, la veuve lui réclame sa dot et son droit d'augment) ;

— ETIENNE RAINAUD (acte de 1263 n. s. f° 84 v°) ;

— P. YSARM (acte de 1285, f° 13-135).

Cette série supplémentaire de donateurs explique bien pourquoi, contrairement à d'autres institutions dont Madame Caille raconte le déclin, la Charité communale, mieux lotie, a résisté plus longtemps, au moins jusqu'au XV^e siècle.

III. *Autres renseignements*

Le cartulaire permet d'ajouter à la liste des médecins médiévaux de Narbonne donnée par Madame Caille le nom de Maître Sicard de Cruce « fisicus », témoin en 1266 du testament de Pierre Esquirol. Il précise de plus la situation de Jean de Spéradan, cité par Madame Caille : ce médecin jouissait d'une aisance certaine, car les deux maisons lui ayant appartenu achetées par la Charité en 1238 sont mitoyennes d'une autre de ses propriétés (f° 51 v°-43)

Ces renseignements complémentaires ne sauraient modifier les conclusions auxquelles est parvenue Madame Caille. Au contraire, les actes inédits du cartulaire confirment la ferveur de la population narbonnaise au XIII^e siècle. Ils permettent ainsi d'étoffer un dossier déjà important.

E. SZAPIRO

---

**Hommage à Henry EY** : « La Psychiatrie française à l'époque romantique » (avec le dernier article d'Henry EY). *Perspectives psychiatriques*, n° 1 1978, n° 65, 17, bd Poissonnière Paris :

C'est un devoir que remplissent les rédacteurs de ce beau numéro, en rendant un juste hommage à Henry Ey, sous la signature de M. Gourevitch, G. Doumezon et S. Geier. Et la publication de son dernier article apporte la dernière pierre à l'édifice de toute une vie. « Aliéné, tu m'es étranger, malheureux aliéné, tu n'es pas différent de moi... », tel est le début significatif de ce beau texte. Il est difficile à un profane dans l'art complexe de la psychiatrie moderne d'analyser un article dense et particulièrement riche en réflexions passionnées et objectives à la fois. Ce que Ey appelle l'anthropologie philanthropique du début du XIX^e siècle, c'est la double tentative de libérer d'abord les malades mentaux et leurs chaînes, et aussi la psychiatrie, des obstacles doctrinaires et épistémologiques qui la contraignent. Alors, les travaux de Pinel et de Reil dominent la scène. L'énigme des rapports du physique et du moral est l'enjeu des recherches, et trouble le jeu. Les psychiatres de cette époque surent-ils se dégager et prendre en charge, a peine éclose, l'hypothèse d'une cause physique dominante ? La vanité de ces discussions est admirablement résumée dans la conclusion sur la nature même de la maladie mentale, « qui est pour l'homme de tomber... dans sa nature, du niveau *moral* de son existence dans l'infrastructure *physique* de son corps ».

D'autres articles complètent ce numéro : Th. Gineste raconte l'histoire de l'enfant sauvage de l'Aveyron et cite le rapport intégral de Pinel. Nos collègues D. et M. Gourevitch rappellent le drame d'Eugène Hugo, frère du poète. G. Benoit et J.-P. Klein analysent l'œuvre psychiatrique d'Ulysse Trélat, et G. Lanteri-Laura nous fait réfléchir sur « l'instance du politique » dans les théories et les actions de Pinel.

Voilà bien l'exemple d'une publication remarquable reliant histoire et médecine.

Michel VALENTIN.

---

**Louis Dulieu.** — « La médecine à Montpellier », tome I « le Moyen Age », in-8°, 390 p., 127 illustr. *Les Presses Universelles* éd., 7, place Saint-Pierre, 84028 Avignon. (Prix : 150 F C.C.P. Marseille 6256-36.)

Le docteur Louis Dulieu, membre bien connu de notre Société et Secrétaire général de la Société interantionale d'histoire de la médecine m'a prié, à la demande du professeur Michel, de présenter et d'offrir à la Société française d'histoire de la médecine le tome I de son ouvrage intitulé « La médecine à Montpellier ». Ce tome est consacré au Moyen Age. Il constitue une étude très approfondie de la médecine à Montpellier à cette époque sous une forme très facilement accessible au lecteur. Après avoir décrit l'école de médecine à son début il s'intéresse surtout aux hommes qui illustrèrent la médecine dans cette ville. Il en dresse la liste exhaustive pour les débuts puis une liste sélective des plus fameux pour les derniers siècles du Moyen Age. Les très nombreux tableaux énumérant les noms, les spécialités, l'origine nationale de ces hommes constituent une source incomparable de renseignements. Ceux-ci sont enrichis dans la 2e partie du livre par près de 100 pages consacrées à des biographies. Y font suite un appendice qui comporte la liste des manuscrits médicaux du Moyen Age conservés à la bibliothèque de la Faculté de médecine de Montpellier, puis une bibliographie et enfin l'index complet des noms des personnes citées dans le volume. L'illustration est riche et parfaitement choisie faisant appel à des documents connus ou inédits.

Avant d'offrir ce livre à la bibliothèque de la Société au nom de M. Louis Dulieu, je tenais à le faire connaître à ceux d'entre vous qui ne l'avaient pas encore consulté. Il est le premier des 3 tomes consacrés à « La médecine à Montpellier ». Il fait suite aux publications déjà parues sur la pharmacie et sur la chirurgie. L'ensemble de l'œuvre réalise un monument d'érudition et de travail et ne peut être que très apprécié par tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de la médecine.

André MEYER.

---

**Marc-A. Barblan.** — « Journalisme médical et échanges intellectuels au tournant du XVIIIe siècle ». **Le cas de la Bibliothèque britannique** (1796-1815) (Archives des Sciences, vol. 30, fasc. 3, Genève 1977) (p. 283 à 398).

C'est un remarquable travail que vient de publier Marc A. Barblan, avec une préface de Jean Starobinski. L'activité de la « Bibliothèque britannique » pendant les années qui suivirent la Révolution française, sous les contraintes des conflits

armés et des immenses remous politiques qui n'épargnaient pas Genève, parvint à réaliser une liaison constante entre les savants anglais et le monde intellectuel francophone d'alors. Sous la direction de Louis Odier, des Pictet et de Frédéric-Guillaume Maurice, les soixante volumes de la collection forment une fresque incomparable, à laquelle les recherches de Marc A. Barblan ont rendu la vie. Il fallait pour cela tenter de reclasser suivant un ordre logique les travaux publiés, d'une diversité sans égale, puisque l'on trouve côte-à-côte les noms de Davy, Thomas Percival, Jenner, Rumford, pour ne citer que quelques-uns. Différents tableaux reconstituent ce cadre nosologique, cette trame qui devait soutenir l'œuvre incomparable et trop oubliée des animateurs de la collection. Et cette reconstitution intellectuelle permet de comprendre l'influence jouée par la « Bibliothèque britannique » sur des hommes tels que Pinel, Cabanis ou Coste.

Un très intéressant essai de reconstitution de la bibliothèque médicale qui était incluse dans la série « Sciences et arts » permet de suivre logiquement l'ordre des ouvrages, des articles et des correspondances pour chaque auteur cité.

Tous ceux qui se passionnent pour l'histoire de la vie scientifique et médicale de cette période fertile en précurseurs de génie liront avec une réelle reconnaissance ce beau travail qui constitue un instrument essentiel dont l'absence était ressentie jusqu'alors.

M. Valentin.

---

**Université de Nantes - Faculté de droit et des sciences politiques - C.R.H.E.S.** — (février 1978 - fascicule n° IV) : « Histoire des accidents du travail ».

L'intéressant volume de 110 pages que nous a fait parvenir le groupe de recherche de la Faculté de droit de Nantes n'est pas, à vrai dire, une « Histoire » des accidents du travail, mais un ensemble de textes et de documents sur cette histoire.

Le premier d'entre eux est une réédition du fameux article de Villermé paru dans le « Journal des Economistes » d'octobre 1850, sous le titre « Des accidents produits dans les ateliers industriels par les appareils mécaniques ». Nous l'avions nous-même longuement étudié dans nos articles sur Villermé, en particulier dans « Sécurité et Médecine du travail », n° 1, en janvier 1969, et nous avions rappelé la thèse de médecine d'Oger soutenue à Paris en 1962 sur le même sujet, référence qui semble inconnue de nos auteurs comme aussi le remarquable mémoire sur « La pensée sociale du Docteur Villermé » présenté à la Faculté de droit de Rennes par Jean-Yves Vincent en 1968. Le rôle précurseur de Villermé éclate d'une façon extraordinaire quand on lit ces quelques pages où il démonte les mécanismes des causes d'accidents, étudiant les diverses statistiques, les moyens de préservation « simples, économiques, efficaces, faciles à poser, et ne gênant pas ». On s'aperçoit que déjà la mise en place des protecteurs comme les butées, les trappes, les tambours, les enveloppes, les grillages était connue, aussi bien que l'importance de l'environnement. On entend Villermé s'insurger contre le travail des enfants sur les machines, préconiser l'arrêt des machines pour leur graissage et leur entretien, demander enfin l'obligation de la protection et la création d'un corps d'inspection du travail qui n'interviendra que trente ans plus tard.

Les auteurs ont eu l'excellente idée de publier également les rapports du Conseil de salubrité de Troyes sur les accidents des filateurs, publiés dès 1833. Ils ont

complété enfin ce fascicule par une enquête sur les accidents du travail en Champagne-Ardennes d'après diverses sources d'archives, par une étude sur le rôle des vignettes postales dans la propagande contre les accidents du travail, et par quelques documents du début du XX^e siècle retrouvés dans des textes de syndicalistes tels que Léon et Maurice Bonneff.

L'intérêt très vif des documents ainsi publiés ne doit pas faire oublier le caractère parcellaire et parfois orienté d'une telle recherche, dans laquelle par exemple nous regrettons que ne soit pas cité le grand nom de Frédéric Engel-Dollfus, ou celui de Lavoisier.

M. VALENTIN.

---

**J. Gelis.** — « La formation des accoucheurs et des sages-femmes aux XVII^e et XVIII^e siècles — Evolution d'un matériel et d'une pédagogie ». Extrait des « Annales de démographie historique », 1977 — C.N.R.S. et Ecole des Hautes études en sciences sociales, Mouton, Paris, 1977, p. 153 à 180.

Une fois de plus, notre collègue Jacques Gélis, assistant d'histoire moderne, nous donne la preuve de son talent. Dans ces pages denses en références de toutes sortes, il étudie successivement après une première mise au point l'apprentissage de l'anatomie et celui de l'accouchement proprement dit.

L'anatomie, au siècle des Lumières, devient « la première de toutes les sciences », et singulièrement lorsqu'elle prend comme objet le corps de la femme, la source de la vie et son symbole parfois inquiétant. Voilà l'époque où l'on ose préparer, avec une technique peu à peu maîtrisée, des pièces anatomiques comme ce corps entier d'une femme grosse de neuf mois et de son enfant injecté par Desnouës grâce à de nouvelles machines à injecter la cire. Les cabinets de collections se multiplient, et celle de Fontana à Florence sera recopiée pour Joseph II. On fabrique enfin des mannequins, des « vénus anatomiques » de 12 à 30 centimètres, à organes amovibles, mais ces « machines » sont si grossières qu'on peut se demander si elles ont servi à l'enseignement. Les planches gravées, par contre, ont essentiellement un but pédagogique, et celles de Gautier d'Agoty sont répandues partout dans les écoles et les cours pour sages-femmes. Les dissections restent à peine permises. Alors surviennent les admirables modèles en cire, fragiles il est vrai.

L'apprentisage de l'accouchement utilisa des mannequins d'exercice, peu à peu perfectionnés, sur le modèle remarquable du Suédois Van Hoorn. Et Madame du Coudray, dont le modèle est conservé au musée Flaubert de Rouen, construisit à la fois une machine et une méthode d'enseignement pour les élèves. Mais seule la réforme des études d'obstétrique amenée par la Révolution et l'Empire permettront enfin de franchir le stade mécanique et d'entraîner les futures sage-femmes et les accoucheurs en clinique au lit de la parturiente.

Michel VALENTIN.

**Docteur François Hacquin.** — « Histoire de l'art des accouchements en Lorraine des temps anciens au XX$^{e}$ siècle ». Thèse de médecine soutenue à Nancy en 1978.

Il s'agit d'une magnifique thèse, hélas publiée en offset, de 306 + CVIII pages 21 × 27, ornée de très nombreuses planches reproduisant des documents remarquables, et qui vaudrait bien d'être éditée normalement.

Après un rappel historique sur la Lorraine ancienne et l'accouchement dans l'Antiquité, c'est la relation du renouveau de la Renaissance vu dans l'optique des sages-femmes des duchesses de Lorraine au moment de la création de l'Université de Pont-à-Mousson. Puis les XVI$^{e}$ et XVII$^{e}$ siècles sont explorés, avec leur législation ducale, les statuts des sages-femmes, la persistance des vieilles coutumes lors de la naissance, l'essor démographique enfin. En 1624, Elisabeth de Ranfaing ouvre sa Maison du Refuge, origine de la Maternité du XIX$^{e}$ siècle. Au siècle des Lumières, avec le rattachement de la Lorraine à la France, l'essor de l'art obstétrical se poursuit et la législation s'aligne peu à peu. Les chirurgiens accoucheurs apparaissent avec Piérot, les cours d'accouchement et les livres se multiplient. Les techniques progressent. Enfin, après l'intermède de la Révolution, la restauration de l'enseignement obstétrical par Bonfils en 1799, puis de l'Ecole de médecine officialisée en 1822 et devenue Faculté en 1872 nous amène à l'époque moderne, à laquelle sont consacrées plus de cent pages. Un tel ouvrage mériterait d'être analysé bien évidemment par un spécialiste, mais il nous a paru important de le signaler déjà dans ces lignes trop brèves et incompétentes étant donné sa valeur exemplaire.

Michel VALENTIN.

---

**George E. Gifford, Jr.**, directeur de la publication : « Psychoanalysis, Psychotherapy and the New England Medical Scene, 1894-1944 », New York, *Science History Publications*, 19278, XXIII, 438 pages, 35 dollars U.S.

Ce recueil d'articles constitue le compte rendu d'un symposium qui s'est tenu à Boston, sous le même titre, en 1973. Il ne s'agit nullement d'un complaisant album de souvenirs d'intérêt local. Car Boston et la Nouvelle-Angleterre, c'était certes en 1894 une province périphérique, mais d'un niveau scientifique qui la rendait réceptive à la lumière des phares de Paris et de Vienne. William James y travaillait. Boston était prête à devenir capitale à son tour. Elle l'est devenue pendant le demi-siècle que raconte ce livre : en 1944, après la stérilisation intellectuelle accomplie par les totalitarismes européens et l'exode des psychanalystes juifs ou non, c'est l'Europe qui était devenue provinciale.

La méthode historique est rigoureuse et l'anecdote pour banquet d'anciens camarades est relativement réduite. La forme est soignée et ne se ressent nullement de l'origine orale des textes. Les bibliographies sont copieuses.

Des cinq parties du livre, la première, « les débuts à l'orée du siècle » est certainement la plus intéressante. Barbara Ross y rappelle que William James fait figure de pionnier de la psychanalyse, ou plus précisément de la découverte de l'inconscient ; il a connu les premiers travaux de Freud avec Breuer, mais ne les

a pas privilégiés. Par contre, il a été très attentif à l'œuvre de Charcot et à la genèse de celle de Janet. Cette dernière inspire un travail important à H.-F. Ellenberger, ancien interne des hôpitaux psychiatriques de la Seine et illustre historien franco-américain de la psychanalyse ; son article, intitulé « Pierre Janet et ses amis américains » présente un intérêt exceptionnel pour le lecteur français.

La deuxième partie est consacrée aux mouvements psychothérapiques d'inspiration profane et jette de passionnantes lumières sur Mary Baker Eddy et sa « Science chrétienne » ainsi que sur Clifford W. Beers, inspirateur des « Ligues d'hygiène mentale » qui devaient exercer à Paris une influence décisive du temps d'Edouard Toulouse. Ces mouvements mystiques ont preparé un terrain favorable à la psychiatrie dynamique et surtout à la psychosomatique.

Le reste du livre décrit l'avènement de Boston au rang de métropole de la révolution psychanalytique, sous l'impulsion du neurologue J.-J. Putnam (1846-1918), hôte de Sigmund Freud lors de son voyage américain.

En conclusion, « la psychanalyse à Boston de 1918 à 1944 » fait l'objet d'un passionnant dialogue de « Panel », c'est-à-dire d'autorités particulièrement qualifiées, qui soulignent le rôle stimulant des responsabilités militaires des psychiatres mobilisés pendant la Deuxième Guerre mondiale.

Une iconographie de quarante photographies, très spontanées pour la plupart, contribue à faire de ce livre le témoignage d'une histoire fort vivante.

M. Gourevitch.

Le Gérant : J.-L. DESHONS

Imprimerie DESSEAUX et Fils - 95100 ARGENTEUIL

N° Commission paritaire 56302